



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

27 juillet 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

27 juillet 1907.

— Voulez-vous m'expliquer, me demanda le Grincheux, pourquoi non seulement nos amis les plus sûrs, mais souvent même nos parents, nos chers parents, ceux pour qui nous avons tout fait!... après avoir juré leurs grands dieux, en nous quittant, de nous écrire pendant les vacances, ne nous écrivent pourtant pas, ou ne s'y décident qu'à de lointains intervalles, en quelques lignes hâtives et banales? C'est pour moi une incompréhensible chose, car se peut-il imaginer rien de plus agréable que de correspondre avec ceux que l'on aime?

— En effet, confirmai-je, c'est là une bizarrerie évidente et douloureuse dont je reste, comme vous, confondu.

— Tenez? (sa voix s'amollit) je suis en ce moment un pauvre petit tout seul à Paris, où je

m'ennuie bien fort, je vous promets, soit dit entre nous, quoique je clame sur les toits qu'il n'y a pas de mer ni de montagne qui vaille le boulevard et les divans de mon club...

— Pourquoi restez-vous à Paris ?

— Parce que personne n'y reste. J'ai horreur de faire comme tout le monde. Ma belle-sœur porte des chapeaux cloches dans l'Engadine, mon neveu voyage à deux en Italie, mon vieux papa est dans sa terre du Dauphiné, mes dix à douze amis intimes sont éparpillés un peu partout, Suisse, Hollande, Allemagne, ou bien côte nature, normande et bretonne. Tous, vous m'entendez?... tous en montant en wagon, m'avaient crié à plus de dix reprises : « Vous nous écrirez ? Tu m'écriras ? » Et ils ne m'écrivent pas !

— !! Et vous ?

— Qu'ils commencent, monsieur ? Pourquoi faut-il que ce soit moi ? D'abord je ne sais pas écrire le premier. Je ne suis capable que de répondre. Oui, quand, une fois, deux fois, trois fois l'on m'a adressé injures sur reproches, alors je m'émeus, je sors lentement du silence et je trace plusieurs mots sur une petite feuille. Je n'aime pas écrire des lettres et j'adore en recevoir.

— Mais, c'est que pour en recevoir...

— ... J'achève à votre place..., il faut en écrire ? Pas du tout. On ne doit écrire qu'à ceux qui n'écrivent pas, et ne jamais répondre à ceux qui écrivent. En effet, il va de soi que ceux qui

n'écrivent pas, les prétendus sauvages, les ours, ont plus que d'autres besoin de recevoir des nouvelles, des encouragements, et qu'on leur donne fréquemment signe de vie, ne serait-ce que pour s'assurer qu'ils ne sont pas morts... Tout comme il tombe sous le sens que ceux qui écrivent souvent et avec une si allègre prolixité qu'ils font voir que c'est là pour eux une joie hygiénique et nécessaire, n'ont, eux, aucunement besoin d'être, par des répliques inopportunes, stimulés dans une voie où ils sont déjà bien suffisamment engagés.

— Mon Dieu, lui dis-je, il faut avant tout faire preuve d'une extrême indulgence à l'égard de ceux qui n'écrivent pas. Un de mes amis, auquel j'infligeais à ce propos des dures réprimandes, m'a fourni une très claire explication de sa conduite : « Quand je suis à Paris, m'a-t-il confessé, je n'ai pas le temps. Et quand je suis à la campagne, je n'ai pas le courage. »

— Voilà de mauvaises excuses !

— Sans doute. Mais d'assez bonnes raisons. Et remarquez que la plupart de ceux qui, pour les motifs sus-énoncés, n'écrivent pas, en sont très malheureux et qu'ils souffrent au point que leur regret est aussi cuisant qu'un remords. Ils voudraient, mais ils ne peuvent pas. Leur volonté sensible et tendre, n'est pas la plus forte. C'est ce que, sous une autre forme, aussi simple que profonde, exprimait si bien Mme de Sévigné quand elle s'écriait un jour de langueur : « Tout

ce que je fais m'ennuie ; tout ce que je ne fais pas me tourmente. »

— Oui. Mais au moins elle écrivait, celle-là ! Mâtiche ! La belle pie !

— Je ne vous dirai pas le contraire. Mais c'était des temps bénis de Dieu et du Roi où on n'avait que cela à faire. On écrivait pour dire quelque chose, donner des nouvelles, mander une galanterie, rédiger des petits mémoires, étaler sur le papier des jolies grâces. L'apparition du courrier faisait événement, une lettre était un paquet. On la relisait dix fois et on la commentait quinze jours. Aujourd'hui... Aujourd'hui, vous savez bien que ça n'est plus cela ? La lettre n'est plus une distraction, une surprise (j'entends aimable). Elle arrive à heure fixe, prévue, plusieurs fois par jour. Elle n'apporte le plus souvent que tristesse ou déception. Reçue avec humeur, ouverte avec appréhension, elle est jetée aussitôt au panier avec dégoût, parfois sans être lue. Si nous ne recevons plus assez de lettres, c'est que nous en recevons trop, trop de celles dont nous nous passerions bien. De là cette espèce de nausée qui nous gagne dès qu'il s'agit « de faire notre correspondance ». Bien peu de gens y échappent. Voyons ? Soyez franc ?

— Non. Quand on vous pose cette question, c'est toujours pour vous arracher un aveu pénible.

— Eh bien, ne soyez pas franc. Cela ne chan-

gera rien à la chose ni à vous-même. Mais, cependant, n'avez-vous pas subi, dites-moi, cette sorte de paralysie étrange qui s'empare de l'homme dès qu'il a des lettres en retard à écrire ? C'est d'abord une obsession, un cauchemar. Enfin l'on se traîne à son bureau. Mais, à peine assis, une horrible question se pose : Par qui commencer ? Quelle est *celle* qui presse le plus ?... Quand on a déterminé son choix, on prend la plume d'une main de malade, on soupire et aussitôt après avoir tracé : *cher ami*, on reste en panne, l'esprit vide et le cœur éteint. Il y faut renoncer.

— Oui. J'avoue que j'ai maintes fois — il y a bien longtemps — enduré cette torture. Mais moi — je ne juge pas inutile de vous le répéter — je suis très particulier, je déteste écrire.

— Vraiment, créature exceptionnelle ? Et il ne vous est jamais venu à l'idée que vous partagiez cette piquante originalité avec des millions d'hommes ?

— Il se peut. Mais c'est une pensée à laquelle je n'ai pas daigné m'arrêter. D'autant qu'il existe un nombre infini de maniaques pour lesquels écrire est une volupté sans seconde. J'en connais. Heureux les membres de leur famille, leurs amis, leurs indifférents qui recueillent ainsi, à propos de tout et de rien, les marques débordantes d'une affection bien tournée !

Je l'interrompis.

— Voilà précisément l'erreur : c'est de s'imaginer que les lettres ont une importance senti-

mentale. Sauf de très rares exceptions, le cœur n'y prend aucun intérêt et pense à autre chose. Couvrir douze pages et aimer sont deux opérations si différentes ! L'esprit surtout est épistolaire. Je n'ignore pas les célèbres *lettres d'amour* ; mais, neuf fois sur dix, ce sont des billets d'auteurs, congestionnés de littérature. Il n'y a, au fond, que deux classes d'humains : ceux qui se plaisent à écrire et ceux pour lesquels c'est un supplice. Des premiers, on dit, avec une vive justesse d'expression qu'ils aiment *faire des lettres*. Il faut, en effet, qu'ils en fassent, à tout prix. Et ils en font. Ce sont de bons et charmants ouvriers qui possèdent le don, le tour, la formule. La boîte de six cahiers et de cinquante enveloppes ne leur fait qu'un repas. Tant mieux pour leurs épouses, leurs maris et leurs enfants, qui bénéficient en voyage de cette maîtrise professionnelle ! S'ils étaient seuls au monde, ces épistoliers déchaînés écriraient encore, pour écrire, à des êtres fictifs. Ils écriraient au pôle nord, en plein désert, à 6.000 mètres d'altitude, dans un sous-marin. J'ai eu pour amie une femme d'une très belle intelligence, possédée de cet irrésistible et perpétuelle envie. Elle *s'écrivait à elle-même* des lettres qu'elle mettait à la poste pour avoir l'amusement de les recevoir et le plaisir de les lire, ou bien qu'elle jetait n'importe où (après les avoir cachetées), dans des fonds de tiroirs, des coins où elle savait ne les retrouver que bien

plus tard, alors qu'elle les aurait totalement oubliées. Mais, ces lettres-là, c'était spécialement des lettres *morales* qu'elle rédigeait aux heures d'abattement ou de tentation, pour se remonter ou se refroidir. « Quand j'ai la chance, me déclarait-elle, de remettre la main dessus par hasard, quelquefois des années après, vous ne sauriez croire comme elles me font du bien? Toujours elles tombent à pic, et j'en sors toute retapée. »

— C'est de la petite correspondance, *du bureau restant*, ricana le Grincheux. Et, la conclusion?

— C'est que l'affection, l'amitié devraient donner le droit mutuel de ne pas s'écrire. Du moment que l'on est *certain* de penser l'un à l'autre, à quoi bon?

— Vous êtes encore beaucoup trop coulant! fit mon sympathique ami. Ne pas écrire en exigeant qu'on m'écrive, telle est ma prétention, la seule raisonnable.

— Vous n'y arriverez pas!

— J'y arriverai.

— Par la crainte, alors?

— Bien entendu. C'est la meilleure façon de se faire aimer.